

Nos ancêtres Jean Grondin et Xainte Mignot

Historique présenté par Claude Grondin.

En 1663, le roi de France se laisse convaincre de remplacer la compagnie des Cent Associés, jugée un échec, par celle nouvellement formée des Indes Occidentales. Sous la gouverne de la première compagnie, le peuplement et la colonisation n'avaient pas progressé au rythme espéré. Il n'y a au pays que trois bourgades mal fortifiées -- Québec, Trois-Rivières et Montréal -- regroupant tout au plus 3,000 sujets du roi et en dehors desquelles on ne s'aventure guère.

Les Amérindiens contrôlent toujours les rives du fleuve entre ces trois points. L'immigration plafonne, les militaires se font rares. La nouvelle compagnie va tout changer : on promet 800 immigrants par an, incluant beaucoup de femmes à marier, un régiment complet pour refouler et mater les « sauvages » -- ce sera celui de Carignan -- et une forme nouvelle de gouvernement, l'intendance. Talon et le régiment arrivent en 1665.

Pendant ce temps, au nord de la côte ouest de la France, vit à Brouage la famille de Pierre Grondin et Marie Rigoulet. Pierre est originaire de Linars, petit bourg situé à 5 kilomètres d'Angoulême. Né vers 1609, il est le fils d'Antoine Grondin et de Marguerite Nouveau. Quant à Marie, elle est née à Brouage et c'est dans cette ville qu'elle épouse Pierre Grondin le 25 septembre 1631. Ils y vivront toute leur vie et auront 12 enfants. Jean, le cinquième enfant, naît en 1640. Pierre est charron et canonnier. Jean ne semble pas attiré par ces métiers. Il aime l'aventure. Et celle de sa génération, c'est la mer, c'est l'Amérique. Il se laisse tenter et, finalement, il fait le saut, il s'embarque. Et quelle aventure l'attend!

La traversée de l'Atlantique est loin d'être une sinécure. À cette époque, on ne sait trop où l'on s'en va, car on ne sait pas

bien déterminer la longitude (la position est-ouest ou la distance parcourue) bien que par

la boussole on sache la position nord-sud ou la latitude.

Les voyages prennent alors de 4 à 12 semaines soit assez de temps parfois pour développer le scorbut, par manque de vitamine C. Plusieurs en meurent. Mais on succombe plus fréquemment au typhus ou fièvre des bateaux et à la peste, car les quartiers où l'on entasse les pauvres paysans immigrants sont infects. Près de 15 % des passagers meurent en cours de route ou peu après leur arrivée. Jean n'est pas de ceux-là.

Quand arrive-t-il? En 1666 ou 1667? Jean n'est pas du premier recensement du Canada, mené par Talon au printemps de 1666, mais du second, de septembre 1667. Si l'on ne peut statuer plus avant là-dessus, on en sait un peu plus sur la suite de la fascinante aventure de l'ancêtre en Amérique.

Jean arrive à Beauport où règne Robert Giffard, premier seigneur de la colonie. Comme les arrivants ont peu d'expérience en agriculture, le Conseil Souverain, qui mène le pays, décrète que tout immigrant doit travailler trois ans avant de se voir accorder une terre. Jean s'engage donc chez un dénommé Nicolas Juchereau, homme d'affaire, beau-fils du sieur Giffard et membre de l'auguste Conseil où siègent plusieurs notables, dont Legardeur, beau-frère de Juchereau, Lotbinière, Mgr Laval et autres sommités.

Non loin des Juchereau vit un certain Jean Migneault¹ arrivé en 1648 et dont la fille, Xainte², vient de célébrer ses 16 ans. Jean et Xainte se rencontrent au début de l'été 1669 et ont tôt fait de s'épouser le 14 août suivant, les fréquentations de l'époque

¹ Au début de la colonie, on écrivait aussi souvent : Mignot, Mignaux que Migneault.

² Dans les contrats, on retrouve : Xainte, Xcainte ou Sainte.

se mesurant en semaines et non en années. Le père de la nouvelle épouse fait don d'une partie de sa propre terre à l'ancêtre Jean qui s'empresse d'y ériger une maison et quelques bâtiments. Les époux cultivent le sol sur leur deux arpents et la famille démarre. Quatre filles naissent en peu de temps soit Marie (1671), Agnès (1673), Louise (1676) et Sainte (1678.)

À travers tout ce branle-bas, Jean trouve le temps de se rendre à Chicoutimi où il concourt à ériger et établir un poste de traite. Il n'y restera que quelques mois, laissant sa famille derrière à Beauport. En 1678, Jean sent le besoin d'agrandir sa propriété, mais presque toutes les terres de Beauport ont été concédées. Il vend sa terre à Raphaël Giroux et décide de déménager ses pénates à la Grande Anse, sur la Rive-Sud.

Auparavant, son ex-employeur, le sieur Juchereau, s'était vu concéder pour ses bons services à la couronne la seigneurie des Aulnaies qui, à l'époque, comprend toute la Grande Anse, soit 25 kilomètres de front sur le fleuve entre des Aulnaies à l'ouest et la Rivière-Ouelle à l'est. Les Juchereau n'y vivront jamais, mais, par leur générosité, ils en feront bénéficiaire plusieurs. Ils accordent en effet un grand nombre de terres à des proches et à des amis, dont Jean Migneault et plusieurs des filles de celui-ci.

Parmi les premiers habitants de la Grande Anse, on verra donc trois gendres de Migneault : Nicolas Lebel, époux de Thérèse Migneault, Noël Pelletier, époux de Madeleine et notre ancêtre Jean Grondin, mari de Sainte. C'est donc en 1678 que Jean arrive à La Pocatière, seigneurie qui se nomme ainsi parce la fille de Juchereau, Marie Anne a épousé en 1670 François Pollet de La Pocatière, ex-capitaine du régiment de Carignan, qui, par cette heureuse union, a obtenu la moitié de la Grande Anse d'un beau-père fort généreux.

La terre que se voit accorder l'ancêtre Jean a quatre arpents de large sur le fleuve par 30 arpents de profondeur, superficie qu'ont la plupart des terres concédées dans ce coin à l'époque. En 1950, l'historien Léon Roy a revu les documents concernant l'octroi

des terres de la Grande Anse et créé de toutes pièces un cadastre fort utile qui numérote les premières terres de la Grande Anse d'est en ouest à compter de la Rivière-Ouelle. Celle de Jean occupe le numéro 19 à ce cadastre. À l'ouest de la terre de Jean se situe celle de René Ouellet, époux de Thérèse Migneault, devenue tout récemment veuve de Nicolas Lebel, et à l'est, celle de Guillaume Lizot.

La famille Grondin s'agrandit. Un premier fils, François, naît le 8 juin 1680, un second, Jean Baptiste, le 18 septembre 1682; puis viennent Thérèse (1684), Sébastien (1687), Marguerite (1689), Antoine (1692), Joseph (1696) et Angélique (1698.)

Les quatre derniers n'atteindront pas l'âge adulte. Trois des garçons et quatre des filles, incluant celles nées à Beauport, se marieront et auront des enfants. Des garçons, seuls François et Sébastien auront des descendants mâles qui continueront la lignée, Jean Baptiste en aura un seul, Charles-François, dont le mariage à Véronique Vaudrette constitue l'ultime et unique information vitale à nous parvenir.

Les besoins de la famille croissant, Jean se procure une seconde terre de 2 arpents dite terre de support (qui portera le no. 21 au cadastre de Roy), située à l'est de celle (no. 20) du suisse bourgeois Miville-Deschesnes, acquise récemment de Guillaume Lizot. Louise, la fille de l'ancêtre Jean, marie le fils de ce Miville-Deschesnes en 1697 et plus tard, d'autres descendants Grondin épouseront d'autres descendants Miville-Deschesnes. En 1894, les deux seigneuries de la Grande Anse -- La Pocatière et des Aulnaies -- passent aux mains d'Alfred Miville-Deschesnes. La veuve de son fils habitera le manoir des Aulnaies jusqu'en 1963. Les deux seigneuries de la Grande Anse font donc partie dans une certaine mesure du patrimoine Grondin...

La maison et la terre ancestrales

En 1708, au moment où les enfants commencent à quitter le foyer, Jean et Sainte décident de léguer leurs biens -- maison,

terre, bâtiments -- à leur fils aîné François. Il est mentionné au contrat de cession que la maison familiale mesure 16 pieds par 13 pieds. Un peu à l'étroit pour une famille aussi grande. Mais à l'époque, c'est la règle et non l'exception. Précisons qu'en 1708, plusieurs enfants sont mariés et ont quitté la maison. Marguerite est morte. Il ne reste plus à la maison que trois enfants dont un n'a que 11 ans.

Lorsque quelques années plus tard, François commence peut-être à montrer les premiers signes de la maladie qui le terrassera à l'âge de 38 ans, Jean, avec son consentement, reprend la terre pour la céder à Sébastien. Jean Baptiste à qui, par ancienneté, elle devrait revenir est déjà marié et installé plus loin : il s'en désiste. Sébastien accepte en retour de bâtir une maison (18 x 18, celle-là) sur la terre familiale pour y loger François et sa famille. Jean meurt en 1714 et François moins de cinq ans après lui. Sainte, plus jeune que son époux de 13 ans, décède en 1736, 22 ans plus tard. Elle meurt dans la maison familiale chez son fils Sébastien.

Cette maison ne survivra peut-être pas à la génération de Sébastien. Ses 10 enfants vécurent de 1730 à 1780, soit près d'un siècle après l'érection de la maison de leur grand-père, à une époque où on exige sans doute un peu plus, côté espace sinon architecture, que ce qu'offrait le 16 par 13 de Jean. Elle aura sans doute été rasée et reconstruite si, dans l'intérim, elle n'a pas été la victime des flammes. Elle n'existe certainement plus quand au milieu du 19e siècle la terre ancestrale devient la propriété du collège de Sainte Anne.

Le collège ne s'élèvera pas sur cette terre qu'éventuellement il revendra, mais sur la portion de terre -- du moins pour la seconde moitié de l'édifice -- que lui cède Étienne Grondin en 1829. Cette terre acquise par son père, Pierre, plusieurs années auparavant des descendants de l'ancêtre Migneault correspond à la terre no 17 de Léon Roy. La première partie du collège attenante à la seconde sera construite, elle, sur du terrain cédé au curé Painchaud par Antoine Gagnon. Ce terrain acquis par

Gagnon des descendants de Mignier-Lagacé correspond à la terre no 16 au cadastre de Roy.

Quant à la terre ancestrale de Jean Grondin -- la terre no 19 -- acquise et revendue par le collège, elle sera achetée une quarantaine d'années plus tard, vers 1890, par Ferdinand Richard d'un dénommé Ouellet. Elle est aujourd'hui la propriété de son arrière-petit-fils, Joseph Richard, et bien qu'à travers tous ces achats et ventes elle ait perdu passablement de superficie, tant au nord qu'au sud, elle demeure agricole. Elle chevauche l'extrémité ouest de Fatima, un parc de La Pocatière situé entre la route 132 et la colline au sud. C'est là qu'en 1999, à l'occasion du rassemblement annuel des familles Grondin, on érigea un monument commémorant l'arrivée sur les lieux de Jean Grondin et Sainte Migneault.

Les descendants de Jean Grondin

Tel que mentionné plus haut, des trois fils de l'ancêtre Jean, deux engendreront à leur tour des fils garants de la continuité de la lignée ancestrale. Ainsi, tout comme les Grondin en Amérique se réclament de deux souches, celle de Jean et celle de Pierre, les descendants de Jean peuvent se dire de deux lignées, celle de François et celle de Sébastien. En général, les descendants de François sont moins prolifiques que ceux de Sébastien de sorte qu'aujourd'hui, l'arbre généalogique de Sébastien contient plus de feuilles ou de descendants que celui de son frère. Au début, toutefois, Étienne, fils de François, fait prendre une longueur d'avance à sa lignée avec ses 18 enfants!

François épouse Anne Darde de Château-Richer en 1709. Avant que la mort prématurée de l'époux sépare ce jeune couple après moins de 10 ans de mariage, ils ont ensemble six enfants, incluant le prolifique Étienne mentionné ci-haut et Joseph. Ce dernier épouse Marguerite Lizot en 1746, mais aucun de ses trois fils n'atteint l'âge adulte, ce qui signifie qu'un seul fils de François -- Étienne -- se préoccupe d'assurer la descendance et il s'y emploie avec conviction.

Étienne épouse Josephte Ouellet en 1739 avec laquelle il a 7 enfants dont deux (Henri et Jos-Marie) auront pour la généalogie la même préoccupation que leurs parents. Josephte meurt à l'âge de 48 ans en 1760 et Étienne se remarie quelque 8 mois plus tard avec Anne Miville-Deschênes avec laquelle il aura 10 enfants dont deux fils (Augustin et Pierre) partageront les mêmes sentiments vis-à-vis la lignée.

De son côté, Sébastien épouse Anne Pinel de Rivière-Ouelle en 1712 dont il aura une dizaine de marmots. Deux de ceux-là, Jean-Baptiste et Louis, contribueront grandement à la continuité de la lignée en ayant à eux deux, un total de 25 enfants. (Étienne et Joseph, fils de l'oncle François en eurent 24.) L'ancêtre Jean compte donc près d'une cinquantaine de descendants portant son nom après seulement trois générations.

Dispersion des descendants de l'ancêtre Jean.

Au début, les descendants de l'ancêtre Jean sont sédentaires. Ils demeurent à Grande-Anse jusqu'à la quatrième génération. Par la suite, plusieurs d'entre eux quitteront la région de La Pocatière et se disperseront en direction ouest le long des rives du Saint-Laurent. On en retrouve relativement peu aujourd'hui à La Pocatière en comparaison des Ouellet, leur voisin, et peu aussi comparé aux Grondin de la Beauce, c'est-à-dire aux descendants de Pierre qui sont encore légions dans leur région d'adoption.

Étienne aura, comme on l'a vu, quatre grands gaillards de ses deux épouses. Henri, l'aîné, verra un de ses fils (Pierre) commencer une lignée qui, elle, demeurera à La Pocatière ou aux alentours, et ce, jusqu'à nos jours, ce qui en fait une branche assez unique à ce chapitre. Un second fils de ce Henri (Abraham) verra ses propres fils aller s'établir au Nouveau-Brunswick. De là, l'un deux, Magloire, ira convoler dans le Maine et y élever une dizaine d'enfants. Certains d'entre eux iront plus au sud vivre en Caroline. Magloire, mort en 1900 à Lowell, Mass., est vraisemblablement le premier

descendant de Jean Grondin à émigrer aux États-Unis. Jos-Marie, second fils issu du premier mariage d'Étienne, n'eut qu'un enfant, Fulgence, lequel, par contre, eut une nombreuse progéniture. Fulgence vivra toute sa vie à La Pocatière, mais quatre de ses cinq fils iront s'établir à L'Islet et à Québec entre 1830 et 1850.

Augustin, autre fils d'Étienne, ira de son côté élire domicile avec son épouse, Charlotte Roy, à Baie-du-Febvre, au sud du lac St-Pierre. De leurs enfants iront s'établir à Drummondville et ses alentours. Quant à Pierre, aussi fils d'Étienne, il vivra et mourra à La Pocatière et ses enfants feront comme lui. L'un d'eux (Germain) épousera Léocadie Lévesque et leur fils Georges quittera La Pocatière, sans doute séduit par la belle Eugénie Caron de Québec qu'il épousera. De cette union naîtra Louis-Étienne, dont le fils unique, Georges-Antoine, deviendra médecin et sera le père de l'auteur de ces lignes...

Si François n'eut qu'un fils pour assurer sa descendance (Étienne), Sébastien, son frère, en aura deux, Jean-Baptiste et Louis. Jean-Baptiste -- troisième génération -- est un précurseur. Il est l'exception, le seul de cette génération à quitter le berceau de La Pocatière. Il épouse Geneviève Ouellet avec laquelle il a 9 enfants dont au moins deux naissent aux Trois Rivières où les époux vivent quelques années après s'être établis à Nicolet. Un de leurs descendants (Isidore) verra son fils Gabriel aller dans le comté de Champlain y fonder la lignée de St-Maurice, laquelle donnera naissance plus tard à celle de Shawinigan.

Un petit-fils de Sébastien (Joseph, cousin de Gabriel) verra ses quatre fils donner naissance à la branche de Sherbrooke et des Cantons de l'Est. Un des petits-fils de Joseph (Camille) sera à l'origine, dans le Maine, d'une seconde ramification américaine.

Louis, l'autre fils de Sébastien est comme son oncle Étienne des plus intéressants par ses nombreux descendants. Il aura trois fils qui perpétueront le nom de Grondin, soit François, Louis-fils et Jos-

Marie. François épouse Anne Rochebrune de Vaudreuil et s'établit à Rigaud. Gaspard, son petit-fils, fera oeuvre de pionnier et ira à Maniwaki fonder la lignée de l'Outaouais.

Quant à Louis junior, ses descendants iront vers Québec où l'un de ses petits-fils (Eusèbe) deviendra médecin et colonel et aura une abondante progéniture qui demeurera dans la vieille capitale. Jos-Marie, le troisième fils de Louis, a sans doute la plus imposante progéniture de tous les descendants de l'ancêtre Jean. Il est celui qui aura le plus d'enfants (15) avec la même femme. Né à La Pocatière comme tous les autres de sa génération, il épouse Josephite Houle à Nicolet où il a élu domicile. Son fils du même prénom ira à Belle-Rivière en Ontario y amorcer une longue lignée. Un autre fils (Louis) aura, lui aussi, une longue suite d'enfants et de descendants gravitant autour de St-François-du-Lac. D'autres descendants de ce Jos-Marie quitteront les alentours de Nicolet et du lac St-Pierre pour le Lac-Saint-Jean -- à Normandin surtout -- au tournant du siècle. Cette branche des descendants de Jean est devenue une des plus importantes et des plus feuillues de l'arbre généalogique des Grondin.

Comme on le voit, les descendants de Jean essaient de La Pocatière assez tôt. Ils se dirigent d'abord vers Trois-Rivières, Nicolet et de là vers la Mauricie, les régions de Drummondville et de Sherbrooke. Certains vont vers l'est au Nouveau-Brunswick et de là aux États-Unis. Pendant ce temps, d'autres vont à l'ouest de Montréal (Rigaud) et de là vers l'Outaouais. Plus tard, plusieurs d'entre eux iront au Lac-Saint-Jean ou en Ontario. Québec n'aura la faveur des descendants de l'ancêtre Jean qu'au milieu du 19^e siècle et Montréal encore plus tard. Mais, tout compte fait, ils rayonneront un peu partout au Québec où leur nombre dépassera les 7,000, et hors province -- en Ontario et au Nouveau-Brunswick surtout -- sans compter la branche américaine dont on sous-estime sans doute l'ampleur.

Les Grondin occuperont tous les métiers et toutes les professions au pays à commencer par la prêtrise où s'illustre l'un

des fondateurs des Caisses Desjardins, en passant par l'agriculture, la peinture, la médecine, le génie, les médias, l'industrie du bois, etc. où le patronyme Grondin servira à coiffer des rues, des quartiers, des amphithéâtres, et peut-être un jour, une école, un collège et même une municipalité ou un village. Comme l'indique si bien leur devise, ils seront de tout temps avenants et constants.